Introduction : *Personne*

Anne Merker

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/2208>

DOI : 10.4000/cps.2208

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 11-21

ISBN : 978-2-354100-44-5

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Anne Merker, « Introduction : *Personne* », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 31 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2019, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/2208> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.2208>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Introduction

*Personne**

Anne Merker

« Personne est mon nom »¹, dit Ulysse au cyclope Polyphème, qui n'y voyait déjà que d'un œil avant d'être totalement plongé dans les ténèbres par la ruse d'Ulysse, auquel il avait pourtant offert, en toute magnanimité, de ne le dévorer qu'en dernier, pour le récompenser de ce vin divin qu'il lui versait à boire. Ulysse aux mille tours fait ici à son redoutable hôte les honneurs de sa *mêtis* (« intelligence, sagesse habile ») la plus achevée – car sémantique – en prétendant se nommer *Outis*, Personne, ruse consommée qui empêtrera Polyphème dans les rets du néant quand, en réponse à ses comparses, venus pour le secourir et qui s'enquièreient de savoir qui le tue, il sera obligé de répondre : « Personne ! »². Ce qui, on en conviendra, est propre à rompre la mobilisation généreuse des secours qui répondent à l'appel.

Personne : en français plus qu'en toute autre langue, le mot a absorbé, ou plutôt s'est en partie comme abîmé lui-même dans la part d'obscurité qu'il recèle originellement. « Personne » est à la fois le vocable par lequel nous désignons de la manière la plus dense un individu, un vocable par lequel l'exigence éthique la plus grande prend consistance, mais aussi celui par lequel nous exprimons l'absence. Fait linguistique propre au français, de par une structure syntaxique qui use d'auxiliaires de négation, cet accident sémantique n'est pourtant pas entièrement incongru. À la différence des autres langues, le français complète l'adverbe négatif « ne »

* Mes remerciements à Maurice Sachot, qui a relu cette introduction.

1 Οὐτις ἐμοί γ' ὄνομα ἔστι, *Odyssée*, IX, 366, texte grec établi par V. Bérard, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1924.

2 Οὐτις με κτείνει, « Personne me tue », *Odyssée*, IX, 408, éd. cit.

par un substantif: «je ne mange *mie*», «je ne bois *goutte*», «je ne marche *pas*»³, et de même, «il n'y a *rien*», «il n'y a *personne*». Par un processus qui combine déplacement et simplification, le sentiment de la négation s'est dans certains de ces cas déporté du «ne», qui est pourtant le seul terme négatif, vers le substantif, qui est pourtant toujours un terme de sens positif: c'est le cas de «pas», qui a évincé les autres termes dans cet usage, et qui désigne néanmoins bel et bien au départ le pas que l'on marche, mais qui a été totalement affranchi de ce dernier dans la pensée ordinaire; c'est le cas de «rien», qui, dérivant du latin *res*, signifie «chose», et qui, à la différence de «pas» qui s'est comme dédoublé en deux termes dont on ne perçoit plus la connexion, s'est presque tout entier absorbé dans le néant d'un rien devenu non plus synonyme de la *res* latine, mais de *nihil*. «Personne», pour sa part, jouit de cette position intermédiaire, où la fonction d'auxiliaire de négation n'a ni constitué à côté du substantif de départ un adverbe pleinement autonomisé, ni résorbé dans l'unicité d'une signification négative la totalité du mot. Le sens négatif de l'auxiliaire de négation est pleinement constitué, tout en se faisant entendre dans ce seul et unique vocable désormais à double sens, *personne*, où vibrent l'une contre l'autre la pleine positivité du terme et sa sourde négativité.

Qu'en la personne la vacuité puisse ainsi sourdre du plein, que l'absence puisse hanter la présence, voilà qui est comme un retour ironique du français à sa source latine et au jeu ambigu qui est le sien.

L'étymologie de «personne» est limpide: elle n'a rien à voir avec le *nemo* latin («personne» au sens négatif qu'a pris ce terme en français du fait de sa fonction d'auxiliaire de négation), mais doit tout à la *persona*, de même qu'elle ne saurait être reliée à l'*outis* grec (οὐτις, même sens que *nemo*), mais entretient probablement avec le *prosôpon* (τὸ πρόσωπον, «face, visage, masque...») une parenté, au moins par adoption. Or

3 *Mie* signifiant originellement «miette», il s'agit à chaque fois de renforcer la négation «ne» par l'expression de la plus petite partie de l'objet sur lequel, justement, on n'exerce pas l'action: on ne boit pas, pas même une goutte, etc.; même chose pour «point». C'est le mot «pas» qui s'est généralement imposé au détriment des autres, même avec des verbes qui n'expriment pas la marche ni le mouvement (ce qui n'empêche qu'on trouve encore dans certains usages régionaux une prédominance de «point»). Voir par exemple le *Dictionnaire historique de la langue française*, dirigé par Alain REY, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000.

la *persona* est avant toute chose le masque que portent les acteurs au théâtre⁴, par lequel la pleine visibilité d'un personnage couvre d'obscurité le visage de l'acteur, qui n'est dans ce moment-là plus personne.

Ainsi, la *persona* au sens dérivé de «la personne» est-elle d'abord une métaphore où jouent ensemble le visible et le caché, l'identification et la dissimulation, avec tout le *jeu*, au double sens de l'amusement et de l'interstice s'ouvrant aux décalages, que suppose la métaphore en général et qu'augmente ici son domaine d'origine, qui est lui-même un espace propice au jeu: le théâtre. Les usages romains de *persona* ont d'emblée tiré parti de la richesse de cette métaphore. La *persona*, qui à travers les siècles a enfanté une notion de personne requérant si profondément le respect et marquant les limites éthiques aux actions des humains sur autrui et sur eux-mêmes, a pourtant jadis fait entendre sa connivence avec la dissimulation et l'obscurité masquée par la visibilité même. Masque, la *persona* désigne bientôt le personnage, comme rôle de théâtre avec son caractère typé⁵, mais aussi comme fiction jouée pour dissimuler celui qui revêt le masque. Ainsi Sénèque peut-il écrire que nul ne saurait longtemps «porter une *persona*», c'est-à-dire un masque pour jouer un rôle emprunté, car «bientôt ce qui est feint retourne à sa vraie nature»⁶. La dimension positive du terme l'a néanmoins bien souvent emporté: ainsi la métaphore a-t-elle essaimé dans tous les espaces un tant soit peu structurés en système où apparaît un acteur pour y tenir un

4 Par ex. CICÉRON, *De l'orateur*, II, 193 («les yeux de l'acteur me paraissaient étinceler à travers le masque», *ex persona mihi ardere oculi hominis histrionis uiderentur*). La plus ancienne occurrence littéraire attestée de *persona* au sens de «masque», ou plutôt de «déguisement» ou même déjà de «personnage déguisé et jouant un rôle», se trouve dans PLAUTE, *Le Persan (Persa)*, 783 (cette référence et celles qui suivent nous sont données par l'irremplaçable outil qu'est le *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, dirigé par R. EISLER, entièrement revu par J. RITTER, K. GRÜNDER & G. GABRIEL, Bâle, Schwabe AG, 1971-2007).

5 Par ex. TÉRENCE, *L'Eunuque*, prologue, 25 («le rôle du Parasite et du Soldat», *personam parasiti et militis*). Le sens de «rôle dramatique» reste vivant durant toute la tradition romaine.

6 SÉNÈQUE, *De la clémence*, 1, 1, 6 (*Nemo [...] potest personam diu ferre; ficta cito in naturam suam recidunt*). Ou encore, *Lettre à Lucilius*, 24, 13: «ce n'est pas seulement aux humains, c'est aussi aux choses qu'il faut ôter leur masque (*persona*) et rendre leur vrai visage (*facies sua*)». Voir aussi le dicton *personam capiti detrahare*, «arracher son masque à quelqu'un».

rôle déterminé. Du théâtre qu'est le tribunal où sont répartis les rôles-*personae* des juges, plaignants, accusés et avocats⁷, jusqu'au théâtre de l'histoire où se joue la figure-*persona* des hommes politiques qui firent la grandeur ou la misère de Rome⁸, en passant par le jeu quotidien des institutions administratives de l'État⁹ ou de la société romaine¹⁰ jusque dans sa formalisation par le droit¹¹, ou encore l'espace, à l'intimité plus grande quoique relative, des relations intra-familiales ou domestiques¹², sans oublier le jeu de rôles des personnes grammaticales dans l'échange des paroles¹³, la *persona* a su coloniser dès l'Empire romain la totalité de la sphère humaine organisée, engrangeant, par le jeu même de sa souple puissance métaphorique, les victoires qu'une certaine vacuité de sa notion lui permettait d'absorber. Sa dernière conquête dans l'Antiquité, à l'article de la disparition de celle-ci, sa conquête peut-être la plus remarquable et d'un certain point de vue la plus belle, fut certainement la théologie et la notion de Dieu lui-même au sein de la pensée chrétienne, dans les débats trinitaires et christologiques, où Tertullien ouvrit dès le début du

7 Par ex. CICÉRON, *De l'orateur*, II, 102; cf. *De l'invention*, I, 22; *Des devoirs*, III, 43.

8 CICÉRON, *La République*, II, 55. *Persona* désigne aussi l'identité de la personne prise dans un certain rôle sur la scène publique, et se rapproche de l'expression française «l'image (de quelqu'un)». Voir en ce sens VALÈRE MAXIME, *Faits et paroles mémorables*, VI, 2, 5, à propos de Caton. Cf. Cicéron qui en appelle à sa *persona*, qu'on peut comprendre comme son identité et sa "ligne" politique: *Lettre à Atticus*, 9, 11, A 1 («et j'estimais que tant ma nature que ma *persona* étaient assez en cohérence avec cette visée [à savoir la paix civile]», *satis aptam esse et naturam et personam meam*).

9 Par ex. CICÉRON, *Contre Pison*, 24; *Sur la loi agraire*, II, 49. Cf. TACITE, *Vie d'Agricola*, IX, 4.

10 Dans cet usage, *persona*, qui fait référence à un individu, le signifie toujours en tant qu'il occupe une place caractérisée au sein de la société et revêt un rôle social. Par ex. HORACE, *Satires*, I, 2, 60; CICÉRON, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, I, 1, 1; SÉNÈQUE, *Des bienfaits*, III, 21, 2; 28, 1.

11 Notamment GAIUS (+ II^e s.), *Institutions*, I, 8 sqq.; 48-50; 142. *Persona* y est utilisé aussi bien pour les esclaves (*persona servorum*, I, 123) que pour l'homme libre.

12 Par ex. CICÉRON, *Traité des lois*, II, 48, mais surtout SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 94, 1, où la notion de *persona*, i. e. «personne» en tant qu'elle joue un rôle déterminé, ici dans les relations familiales et domestiques (père, mari, maître), est opposée à l'être humain considéré de manière générale.

13 Par ex. VARRON, *La langue latine*, VIII, 20.

III^e siècle la voie à l'utilisation du terme *persona* pour parler de Dieu¹⁴, terme que Boèce, après la tentative encore tâtonnante d'Augustin¹⁵, transforma de manière décisive en un véritable *concept*. On fait en effet remonter à Boèce la première définition de la personne¹⁶, qui, par cette détermination, sort définitivement du champ flou de la métaphore pour entrer dans celui, sec et rigoureux, du concept, élaboré au sein d'une théologie rationnelle, certes au service de la foi, mais nourrie par la rèche logique et la complexe métaphysique aristotéliennes.

Devenue concept par la grâce de débats théologiques dont la profondeur nous est aujourd'hui parfois masquée par une extrême

14 Il le fait dans l'*Adversus Praxean*. L'ouvrage collectif dirigé par Bernard MEUNIER, *La personne et le christianisme ancien*, Paris, Le Cerf, 2006, permet de s'informer en profondeur de la contribution chrétienne à la notion moderne de personne.

15 Tâtonnante en ce sens que la recherche progressive d'Augustin, dans *La Trinité*, ne dégage pas une définition du terme *persona* et que, comme l'écrit E. Hendrickx, le contenu du nom lui reste imprécis, ne lui apparaissant en définitive que comme une sorte de dénomination extrinsèque et, quoique la formule paraisse trop osée, comme « un geste creux » (E. HENDRICKX, « Introduction » à l'édition de SAINT AUGUSTIN, *La Trinité*, texte latin de l'édition bénédictine, traduction française par M. Mellet et Th. Camelot, Institut d'études augustiniennes, Bibliothèque augustiniennne, 1991 (1^{re} éd. : 1955), p. 49 ; on trouvera dans cette même introduction, p. 32-40, un petit guide précieux pour s'orienter dans le dédale babylonien des termes latins et grecs ayant exprimé la Trinité) ; voir par exemple *La Trinité*, V, ix, 10. Pour une étude qui au contraire fait ressortir l'importance du travail augustinien sur la notion, voir, dans l'ouvrage dirigé par B. MEUNIER (*op. cit.*), le chapitre IV : « Augustin et "*persona*" », par M. QUATREFAGES.

16 « C'est pourquoi, si la personne est dans les seules substances, et dans celles qui sont rationnelles, et si toute substance est une nature, et qu'elle est établie non pas dans des universels, mais dans des individus, on a trouvé la définition de la personne : "substance individuelle de nature rationnelle" » (*Quocirca si persona in solis substantiis est atque in his rationabilibus, substantiaque omnis natura est nec in universalibus sed in individuis constat, reperta personae est definitio: "naturae rationabilis individua substantia"*), *Contra Eutychen et Nestorium*, III, in : BOETHIUS, *De consolatione philosophiae. Opuscula theologica*, édité par Claudio Moreschini, München / Leipzig, K. G. Saur, coll. Bibliotheca Teubneriana, 2000, p. 214). La traduction que je propose ici, respectant la syntaxe et le sens, s'écarte de celle de Hélène Merle (BOÈCE, *Courts traités de théologie. Opuscula sacra*, Paris, Le Cerf, 1991, p. 59), et plus encore de celle d'Axel Tisserand (BOÈCE, *Traité théologiques*, Paris, GF Flammarion, 2000, p. 75), qui ne fait pas sens.

subtilité logique et dialectique, on peut, schématiquement, considérer que la *persona*, après avoir ainsi conquis avec éclat le divin, a repris à nouveaux frais sa conquête de l'humain, soit comme image du divin, soit, dans une perspective affranchie de la visée chrétienne, comme individualité sans interstice ni jeu entre elle et sa *persona*, comme personne faisant corps avec elle-même, étant elle-même insaisissable, indéfinissable, irremplaçable, en un mot : la personne sans *persona*, une personne qui ne joue plus un personnage mais qui l'est, ou pour le dire inversement, la personne fusionnée avec sa *persona*, et qui adhère à la fois à son être et à son apparence, avec parfois la résurgence d'interstices ludiques volontaires ou de failles pathologiques indésirables. Psychologie, psychopathologie, philosophie, éthique, bioéthique, éthique médicale... en plus du droit et de toutes les activités humaines que celui-ci régit, ce sont autant de champs où la personne est requise, où elle est étudiée, disséquée, interrogée, sommée de dire ce qu'elle est, qui elle est. La personne foisonne, la personne essaime et se multiplie, mais peine parfois à prendre consistance. L'étymologie de *persona* (et non plus simplement de «personne»), qui reste quant à elle totalement obscure, semble en faire un être tout d'apparence et de paroles. Que *persona* vienne, comme un grammairien de l'Antiquité l'a répandu, de *per-sonare*, «faire résonner à travers» comme si le masque était une sorte de porte-voix¹⁷,

17 Aulu-Gelle (érudit romain du II^e siècle) s'en fait l'écho : «Gavius Bassus [grammairien romain à peu près contemporain de Cicéron] donne une jolie explication, ma foi, et ingénieuse de l'origine de *persona*, dans les livres qu'il a composés *Sur l'étymologie des substantifs* : il conjecture que ce mot a été fait à partir de *personare*, retentir (*a personando enim id uocabulum factum esse coniectat*). "Car fermées de tous côtés par la couverture du masque (*personae*) qui ne laisse qu'un seul passage à l'émission vocale, la tête et la bouche, puisqu'elles lancent la voix qui n'est plus incertaine et diffuse, mais rassemblée, contrainte vers une seule issue, rendent des sons plus hauts et plus sonores. Puisque ce revêtement du visage augmente la hauteur et le son de la voix (*Quoniam igitur illud indumentum oris clarescere et resonare uocem facit*), on l'a appelé *persona*, avec un *o* allongé, à cause de la forme du substantif." » (AULU-GELLE, *Les Nuits attiques*, V, 7, texte établi et traduit en français par René Marache, Paris, Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, 1978). Outre que la fonction de porte-voix que Gavius Bassus prête au masque n'est pas attestée, la différence de quantité du «o» est un obstacle important à cette étymologie, et ce genre d'hypothèse, avec sa fausse évidence, est bien souvent infondé. Reste qu'elle fut acceptée

ou du *prosôpon* grec, « ce qui est face aux yeux, visage¹⁸; masque », ou d'un obscur terme étrusque ΦΕΡΣΥ (*phersu*)¹⁹, la personne semble n'avoir au fond d'elle-même jamais de substance et n'être qu'un sujet d'actes visibles et de paroles, sans résider nulle part ailleurs que dans son agir et son dire mêmes dont elle ne serait pas le substrat indépendant. Mais par l'impossible adhérence sans interstice du masque à la personne, c'est la personne elle-même qui se voit touchée par le jeu de la *persona*. Le masque se présente comme le seul visible et la seule réalité, mais tout masque dissimule nécessairement un fond obscur. Ainsi reste sans cesse ouvert l'affrontement entre, d'un côté, qui reconnaîtra à l'être humain le statut de personne sur un fondement naturel comme en retrait, mais

dans l'Antiquité, comme on le voit encore chez Boèce qui la reprend telle quelle (*Contra Eutychen et Nestorium*, III).

- 18 On prendra garde au fait que si *prosôpon* en grec nomme d'abord le visage (le visage réel d'un individu), *persona* en latin n'a jamais eu cette signification, ce qui est un des obstacles à la dérivation de *persona* à partir de *prosôpon*. Par ailleurs, nous traitons ici seulement de la relation étymologique qui verrait peut-être *persona* dériver de *prosôpon*; mais cette relation n'est pas le tout des relations entre les termes *persona* et *prosôpon*, lesquels se sont influencés mutuellement par des allers-retours complexes au cours des siècles.
- 19 On trouvera une présentation de cette tentative étymologique avec une revue de nombreuses autres pistes, tout aussi incertaines, dans la *Paulys Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, nouvelle éd. par Georg Wissowa et alii, Munich, A. Druckenmüller, 1893-1974, s. v. « *Persona* ». Voir aussi Hans RHEINFELDER, *Das Wort Persona*, Zeitschrift für romanische Philologie, Beiheft 77, M. Nimeyer, Halle, 1928, et l'étude plus récente de M. NÉDONCELLE, « *Prosopon* et *Persona* dans l'Antiquité classique. Essai de bilan linguistique », *Revue des sciences religieuses*, 82, 1948, p. 277-299. L'hypothèse d'une dérivation de *phersu* provient de peintures sur la tombe étrusque dite « des Augures » et celle dite « de Pulcinella » dans la nécropole de Monterozzi près de Tarquinia (-VI^e s.). On peut en voir des reproductions chez Frederik POULSEN, *Etruscan Tomb Paintings*, trad. angl. I. Andersen, Oxford, Clarendon Press, 1922 (éd. originale: 1919), fig. 3-6 p. 11-13, et chez Åke ÅKERSTRÖM, *Etruscan Tomb Painting*, Lectiones Boëthianae, IV, Stockholm, 1981, fig. 3 p. 11, fig. 4 p. 12, avec commentaire p. 9. On y voit une scène violente réunissant deux antagonistes qui ont le visage affublé d'un masque pour l'un, emmitoufflé et aveuglé d'un tissu pour l'autre; ils s'affrontent avec un chien pour l'un et un gourdin pour l'autre. Le mot ΦΕΡΣΥ est peint près du personnage masqué. Le jeu est sanglant, les Romains ayant probablement trouvé chez les Étrusques leur inspiration pour les jeux de gladiateurs. S'il est vrai que *persona* provient de la pratique d'un « jeu de *phersu* », alors la naissance de la *persona* s'est faite dans la cruauté.

nécessaire et inaliénable, celui de son humanité, et, de l'autre, qui ne le lui accordera que sur le sol mouvant et contingent de certaines actions, de capacités réellement manifestées ou encore de "performances" actuelles et résidant tout entières dans la visibilité, avec lesquelles est censée coïncider sans le moindre interstice et sans aucun reste la personne. Tout être humain est-il une personne? Mais aussi, inversement, toute personne est-elle un être humain? Même en laissant de côté cette personne particulière qu'est la Divinité, qui présuppose une foi que tout le monde ne partage pas, la question de savoir si la sphère des personnes et celle des êtres humains sont strictement coïncidentes reste pleinement ouverte: qu'en est-il des animaux? Qu'en est-il des humains plongés dans un état végétatif? Qu'en est-il des extrémités de la vie humaine? La question n'est pas spéculative: elle engage immédiatement le traitement réservé aux individus qui jouissent ou non de cette reconnaissance – quoiqu'à vrai dire, le déni du statut de personne aux animaux n'a pas à entraîner en lui-même leur assimilation à des choses qu'on pourrait traiter sans le moindre égard, la division de l'ensemble des êtres en ces deux seuls sous-ensembles de *choses* et de *personnes* constituant une dichotomie abusive et infondée.

Ainsi importe-t-il de sonder en ses profondeurs la notion de personne, ce que proposent les articles composant ce volume. Fruits d'un colloque interdisciplinaire de l'Université de Strasbourg nouvellement unifiée, ces actes, plus qu'un énième volume sur les débats éthiques contemporains²⁰ – qui ne sont néanmoins pas absents de ce recueil –, plus qu'une revue historique des différents sens et conceptions de la personne²¹, veulent ouvrir la perspective sur l'espace obscur qui se déploie derrière le masque de la *persona*, par des regards croisés de disciplines différentes. Droit, psychologie, psychanalyse, psychiatrie,

20 On n'en citera qu'un ici, emblématique en tant qu'il réunit juristes, médecins et biologistes de premier plan, en lien avec les acteurs politiques, et parce qu'il aborde tous les thèmes qui parsèment l'actualité (euthanasie, soins palliatifs, procréation médicalement assistée, recherche sur cellules souches embryonnaires, don d'organes, condition juridique de l'enfant à naître, gestation pour autrui, consentement aux soins, assistance au suicide, tests génétiques): Petr MUZNY (dir.), *La liberté de la personne sur son corps* (actes du colloque du 8 janvier 2010 à Chambéry), Paris, Éditions Dalloz, 2010.

21 On en trouvera une dans le *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, éd. cit., s. v. « Person ».

médecine, théologie, philosophie, éthique, histoire, linguistique, c'est à travers ces multiples facettes d'un prisme qu'est réinterrogée ici la notion de personne. Ouverture sur une forme d'obscurité, la personne est d'abord un appel à une identification. Ainsi de la notion de personne en linguistique et dans l'usage courant de la langue, qui exige toujours l'élucidation active du référent dans le moment du jeu complexe qu'est le dialogue (G. KLEIBER & H. VASSILIADOU, « Histoire(s) de personnes: Qui est *je*? Qui est *tu*? Qui est *il*? »). Sans fond propre, la personne se voit tantôt dénier la possibilité de s'en trouver un dans la nature humaine ou plus simplement dans le fait d'être un humain, comme chez Peter Singer, ou au contraire voit cette possibilité réaffirmée, comme chez Robert Spaemann – dans une tentative qui reste à interroger pour ce qui est de son efficacité en éthique appliquée – (K. LEHMKÜHLER, « Le concept de personne humaine est-il pertinent dans les débats bioéthiques actuels? »), ou comme on peut le tenter à l'appui de l'anthropologie aristotélicienne (A. MERKER, « Individu, personne et humanité, ou l'émergence de la personne comme être éthique »). À côté de ces tentatives de fondation dans l'immanence se dégage une tentative de constitution de la personne dans la transcendance que lui ouvre la foi (M. VIAL, « *Fides facit personam*²². La notion de personne chez Luther et quelques uns de ses lecteurs contemporains »). Mais avant même la personne et son personnage qui la masque plus ou moins, le visage, en sa nudité à la fois désarmante et requérante, lance un appel éthique que le philosophe Emmanuel Levinas a tenté de recueillir en sa force et sa vulnérabilité (G. BENSUSSAN, « Visage, personne et société »). S'étant pourtant imposée à travers les âges comme un donné anthropologique concret (B. ANCORI, « L'oblitération du sujet et de l'individu par la notion de personne dans l'Occident médiéval (IV^e-XII^e siècles) », donnant même généreusement son masque à l'État comme personne morale qu'elle fait paradoxalement exister (É. MAULIN, « L'État comme personne et comme représentation, ou les jeux de miroir de la légalité et de la légitimité »), ou inversement elle-même soutenue par une instance instituante telle que le fut et l'est encore sourdement la christianité d'abord à travers l'institution de l'Église puis à travers ses formes laïcisées

22 « La foi fait la personne », Martin LUTHER, *Die Zirkulardisputation de veste nuptiali. 15. Juni 1537*, in: *D. Martin Luthers Werke. Kritische Gesamtausgabe*, 39/1, Weimar, Hermann Böhlhaus Nachfolger, 1926, p. 282.

ou inversées, elle est démise et déposée par le libéralisme (M. SACHOT, « Il n'y a plus personne : la double aliénation libéro-capitaliste »), où elle menace d'être abolie par une gestion de l'humain à partir de la visibilité à laquelle on le réduit (S. LESOURD, « L'invisible subjectivité au cœur de la personne : que faire du déterminisme ? »), libérant son corps pour un échange marchand que le droit peine à encadrer (J.-M. PUGHON, « La personne juridique, ou le complexe de Prométhée »). Mal assurée de son fondement, la personne n'en constitue pas moins un principe fondamental qui a su donner naissance à un courant philosophique à part entière, le personnalisme (M. DENEKEN, « Meurt le personnalisme, revient la personne : la voix d'Emmanuel Mounier »). Car dans sa notion s'exprime une exigence, celle d'une reconnaissance de l'individu en sa dignité. S'il n'est pas certain que la personne soit vraiment un concept opératoire aux contours bien définissables, apte à solutionner les questions pratiques d'éthique médicale (J.-Ch. WEBER, « Erreur sur la personne ? La médecine au quotidien ») ou de bioéthique en général (K. LEHMKÜHLER, art. cit.), elle est assurément devenue une exigence déterminante qui, de manière on ne peut plus concrète et efficiente, oriente par exemple les évolutions du traitement des pathologies de la personne que sont les handicaps psychiques (J.-M. DANION, « La personne en situation de handicap psychique : quelques considérations sur la notion de reconnaissance mutuelle »). Quand la machine de guerre boécienne contre les hérésies qui, unissant indissolublement nature et personne, pensaient interdire l'unicité de la personne du Christ combinée à la dualité de sa nature, tirait sa force de frappe d'une conceptualisation technique et rigoureuse du terme *persona*, il est moins sûr que dans les champs contemporains de l'éthique, médicale ou non, du droit ou même de la psychologie, la notion de personne puisse de même remporter des batailles décisives en tant que concept. Plus qu'un concept opératoire, la personne à laquelle on en appelle sans cesse est peut-être devenue avant tout une question dont le soutien n'est pas tant une substance définissable qu'une exigence.

Métaphore, concept, exigence : voilà la manière dont on peut résumer le destin surprenant d'une notion née dans le jeu antique des apparitions de la scène et devenue l'affaire la plus sérieuse de notre modernité en lutte avec ses propres spectres – ce qui n'est finalement pas pour étonner, dans la mesure où le théâtre a toujours été, dès ses débuts et à travers les siècles, une affaire de la plus haute importance. Il

n'y a en tout cas plus rien de métaphorique dans la personne, plus rien du jeu, mais le sérieux le plus grand : le sérieux du devoir moral, quand la personne était déjà devenue une injonction sous la plume du très rigoriste philosophe I. Kant qui l'intègra dans l'une des formulations de l'impératif catégorique²³ ; le sérieux des dangers contemporains, celui d'une dissolution de l'être humain dans ses gènes – qui ne sont presque plus “les siens” tant il en partage avec d'autres animaux –, dans son corps – qui n'est presque plus “le sien” tant on peut désormais, telles des pièces de rechange d'une machine merveilleuse mais comparable à d'autres, le démonter et le remonter –, dans ses relations sociales ou ses échanges économiques – qui sont d'autant moins les siens qu'il s'y est depuis longtemps aliéné. Menaçant de devenir elle-même une simple incantation, l'exigence que porte la notion de «personne» en fait par contrecoup sentir la mise en danger, la négativité à la fois externe et interne qui la menace et se mire en elle comme dans un jeu de mots où «personne», d'une même voix, nomme la notion la plus dense et la plus imprégnée de respect qui désigne un être, et s'abolit en elle-même : personne.

Concept clos sur son mystère, la personne est une exigence, ouverte, de multiples manières, sur un appel.

23 Immanuel KANT, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, in : *Kant's gesammelte Schriften*, Akademie der Wissenschaften, Berlin, G. Reimer / W. de Gruyter, 1910-1983, vol. IV, p. 429. *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. fr. V. Delbos, revue et modifiée par F. Alquié, in : *Œuvres philosophiques*, dir. F. Alquié, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1985, t. II, p. 295.